

À contre-courant – Vitalité du documentaire canadien actuel

Charlotte Selb

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selb, C. (2016). À contre-courant – Vitalité du documentaire canadien actuel. *24 images*, (178), 40–41.

À contre-courant – Vitalité du documentaire canadien actuel

par **Charlotte Selb**



The Prison in Twelve Landscapes, Brett Story (2016)

Souvent éclipsé au Québec par le fort intérêt pour la production locale, le documentaire canadien en provenance des autres provinces ou territoires reste assez peu vu et méconnu ici, en particulier les films indépendants et les auteurs émergents. Des œuvres récentes telles que *88:88* d'Isiah Medina, *Everything Will Be* de Julie Kwan, *Invention* de Mark Lewis, ou même *Bring Me the Head of Tim Horton*, l'hilarant moyen métrage de Guy Maddin, Galen et Evan Johnson, sont ainsi passés relativement inaperçus au Québec. À l'issue de l'édition 2016 du festival Hot Docs à Toronto où des documentaires de l'Ontario, de la Nouvelle-Écosse ou encore du Nunavut ont marqué plusieurs temps forts de la programmation, on peut parler d'une production canadienne qui, si elle est majoritairement préoccupée par des enjeux sociaux et politiques, ne tombe pas dans le film « exposé » formaté, souvent répandu en Amérique du Nord, auquel on peut avoir tendance à l'associer de manière un peu simpliste. Adoptant des approches variées mais toujours très personnelles, quelques auteurs à surveiller opèrent un intéressant renversement des discours dominants ou des formes documentaires traditionnelles, insufflant une belle vigueur au documentaire canadien actuel.

Autoproduit à contre-courant des systèmes de production, sans le concours d'une télévision et principalement avec le soutien

des Conseils des arts de Toronto, de l'Ontario et du Canada, *The Prison in Twelve Landscapes* de Brett Story pourrait incarner à lui seul la vitalité du documentaire canadien anglais. Prix du jury de la compétition canadienne à Hot Docs, ce film essai sur la prison sans prison confirme la jeune cinéaste torontoise comme l'un des talents les plus prometteurs du Canada. Résidant aujourd'hui aux États-Unis, Story s'intéresse aux dimensions économique, sociale et politique du système carcéral américain, et suggère que les ramifications de la prison s'étendent bien au-delà des murs des institutions correctionnelles. En douze chapitres – ou plutôt douze tableaux – le film élabore la thèse voulant que la prison, telle qu'elle s'est développée jusqu'à aujourd'hui, soit devenue un rouage indispensable au bon fonctionnement de l'écosystème américain, en touchant à tous les aspects de la vie « en liberté ».

Les douze paysages explorés se situent ainsi hors de l'univers carcéral, dans différents lieux des États-Unis, et souvent en extérieur – déployant une ampleur et une qualité formelle impressionnantes pour le budget limité du film. Une séquence au Kentucky nous fait découvrir une ancienne ville minière dont l'économie dévastée dépend à présent de la réouverture de son pénitencier pour créer des emplois. Un autre passage dans le Bronx s'intéresse à une petite entreprise florissante, spécialisée

dans la vente et l'envoi d'articles pour prisonniers respectant les règles kafkaïennes du système correctionnel. Un troisième révèle l'exploitation de la main-d'œuvre carcérale, à travers le récit en voix off d'une prisonnière pompière combattant les feux de forêt en Californie. La proposition de départ est passionnante, mais le film étonne encore plus par sa liberté de forme. Méditation plus que démonstration, *The Prison in Twelve Landscapes* ne cherche pas tant à livrer un argument implacable dans le style des documentaires activistes traditionnels qu'à offrir une relecture politique du paysage américain, en dialogue constant avec le spectateur. Poétiques et non didactiques, le choix et l'enchaînement des séquences laissent à ce dernier le soin de reconstruire la logique du raisonnement, d'identifier dans les différentes vignettes le lien plus ou moins évident à la prison. Avec ses douze strophes de longueurs et de tons très variés, qui mêlent l'observation aux archives télé et radio, les passages impressionnistes aux entrevues, *The Prison in Twelve Landscapes* compose un poème mélancolique sur ce qu'il y a d'invisible dans le paysage américain : non seulement la prison, tout à la fois absente et présente dans chaque scène, mais aussi l'Amérique des pauvres, telle que soustraite systématiquement à notre vue.

Car c'est bien d'une communauté invisible dont il s'agit dans le film de Brett Story, une population qui, dans un système basé sur l'injustice sociale et raciale, est jugée indésirable et doit « disparaître du paysage ». À Détroit, les efforts de redéveloppement urbain laissent les plus démunis sur la touche. À Los Angeles, on construit des *pocket parks*, des petits parcs spécifiquement conçus pour empêcher les délinquants sexuels fichés de s'installer dans le quartier. À Baltimore, un couvre-feu appliqué par l'armée vide les rues de la ville de sa population – bien entendu majoritairement noire. « *Black lives don't matter in America* », affirme un habitant de Ferguson, où près de cinquante ans après la guerre contre la criminalité lancée par Nixon pour étouffer le mouvement des droits civiques, les Afro-Américains sont toujours judiciarisés à l'extrême. La prison, ultime méthode d'effacement de cette population indésirable, ne sera vue que de loin en clôture de *The Prison in Twelve Landscapes*, à la fin du long trajet en bus de New York à Attica que doivent accomplir les proches rendant visite aux prisonniers. Alors que les murs de l'institution se dessineront à travers les vitres du bus, la population incarcérée, elle, restera définitivement invisible.

Jouant sur l'absence et la disparition, *The Prison in Twelve Landscapes* se construit en creux, dissimulant au lieu d'exposer. La bande musicale atmosphérique mêlant Bach aux compositions originales d'Olivier Alary, les plans élégamment composés par la directrice photo Maya Bankovic, provoquent non pas une indignation immédiate, mais un profond sentiment de tristesse qui n'en est pas moins puissant, ce qui tend à prouver que l'on peut inviter à la prise de conscience politique sans nécessairement être explicitement militant. La question de la nécessité d'une démarche activiste ne date pas d'hier, mais elle ne se pose pas dans les mêmes termes pour tous. Deux documentaires très remarquables au festival, *Angry Inuk* et *Quebec My Country Mon Pays*, optent pour une approche ouvertement politique tout en cultivant un angle très personnel qui les démarque des documentaires politiques plus traditionnels. La cinéaste inuit

Alethea Arnaquq-Baril, pour qui les enjeux abordés dans son premier long métrage documentaire relèvent de l'expérience personnelle, choisit de placer l'expression de la colère au cœur de son film au titre éloquent, *Angry Inuk*. Gagnant du Prix du public à Hot Docs, le film dénonce les graves dommages causés aux communautés inuits par les campagnes contre la pêche au phoque menées par les organisations de défense des animaux, tout en interrogeant les manières pour le peuple inuit de faire entendre sa colère. « Comment une petite population éloignée fait-elle changer d'avis un milliard de gens ? Comment le faire sans argent, quand les groupes de défense des animaux dépensent des millions contre nous ? Comme le faire quand notre colère est trop tranquille et trop douce pour être entendue ? » Après des décennies de campagnes médiatiques contre la chasse au phoque¹, *Angry Inuk* entreprend un travail de déconstruction du discours dominant et de la perception commune – occidentale – d'une pratique qui n'est pas juste traditionnelle, mais vitale pour l'économie inuit. Avec un humour et un élan contagieux, Alethea Arnaquq-Baril dénonce non seulement l'hypocrisie de ces campagnes de désinformation, mais documente aussi de l'intérieur l'ingéniosité d'un mouvement activiste auquel elle appartient au quotidien, et qui lutte à armes inégales contre des géants de la communication.

Avec *Quebec My Country Mon Pays*, le réalisateur vétéran John Walker part lui aussi de son expérience personnelle pour opérer un renversement des regards, cette fois sur l'exode des Québécois anglophones au lendemain de la Révolution tranquille. L'auteur, qui est né et qui a grandi au Québec et est aujourd'hui établi en Nouvelle-Écosse, revient sur sa propre histoire d'exil et le douloureux déracinement de sa famille face au mouvement indépendantiste, pour offrir une lecture alternative d'un épisode de l'histoire canadienne rarement raconté du point de vue des Québécois anglophones – et probablement quelque peu tabou ici. Tout comme Arnaquq-Baril (qui a d'ailleurs produit le précédent documentaire de Walker, *Arctic Defenders*), le cinéaste n'hésite pas à se placer devant la caméra, son propre récit guidant en voix off l'exploration d'un enjeu complexe où la subjectivité assumée donne finalement toute sa force au propos. Lettre d'amour très personnelle à la terre natale, *Quebec My Country Mon Pays* refuse la posture « d'angryphone », privilégiant l'effort de compréhension mutuelle sur l'amertume. Bien qu'il aborde à cœur ouvert la frustration de ne pas se sentir chez soi chez soi, John Walker ne perd pas de vue l'ambiguïté des deux positions « minoritaires » (celle des Anglophones au Québec et celle des Québécois au Canada), et la colère cède ici à l'empathie et à la nostalgie. On peut gager que le film ne donnera pas lieu aux mêmes réactions à Montréal qu'à Toronto, mais on peut espérer que l'invitation du cinéaste à sortir de la dichotomie réductrice Québec francophone/Canada anglais ne sera pas perdue dans ce cas-ci. Appliquée à la production documentaire nationale, cette division est depuis longtemps dépassée, et un changement de perception permettrait de saisir toute la diversité des œuvres canadiennes d'aujourd'hui. 24

1. Ces campagnes ont d'ailleurs profité à un type de documentaire environnemental très populaire dont *The Cove* et *Blackfish* sont les exemples les plus récents. On peut imaginer combien il est plus difficile de financer un documentaire retournant le discours de ces *blockbusters* de défense des animaux marins.